

s'écria Raphaël avec désespoir ; l'on me force, l'on m'oblige, l'on me contraint à commettre un crime ! Tous les regards m'entouraient, et j'avais laissé de côté, moi, ce que tout homme se doit pour la conservation et la dignité de son honneur ! — J'avais consenti à passer aux yeux du monde pour un lâche, et tout cela afin d'épargner à ma main de verser un sang qui devait m'être sacré, et le monde ne veut pas comprendre ce qu'il y a de grandeur dans ma lâcheté apparente. Il s'obstine à m'armer la main d'une épée ou d'un pistolet, afin que je dirige cette épée ou ce pistolet sur celui que je devrais nommer depuis longtemps mon frère. Destinée, destinée fatale ! pourquoi n'est-ce pas en présence d'un autre adversaire que tu m'as jeté ? d'un côté le déshonneur public, solennel ; de l'autre un duel qui deviendra, que je tue ou que je sois tué, presque un crime.

Il posa sa tête dans ses mains avec désespoir.
— Je ne me battraï point, reprit-il ; j'étais décidé tout à l'heure, et j'aurai le courage d'être fidèle au lourd sacrifice que je me suis imposé. Mais on me crierait partout si je ne me bats point : lâche ! lâche ! Malheur, oh ! malheur à celui qui ouvrirait la bou-

che pour me forcer à entendre de telles paroles ! malheur à lui, car il n'en prononcerait pas même la moitié ! — Moi, un lâche ! murmura-t-il en grinçant des dents ; mais qu'on arme donc ma main d'un poignard, qu'on m'amène ici dix hommes, et l'on verra s'il est vrai que je suis un lâche !

Il redressa tout à coup la tête.

— Etre insulté, frappé, continua-t-il, et ne pouvoir tuer ! — ne point le devoir, quand la rage amassée et amoncelée dans mon cœur déborde de toutes parts ! oh ! misères de ce monde, m'avez-vous assez accablé !

Il demeura longtemps plongé dans une horrible méditation ; ses joues se coloraient et pâlissaient à chaque minute, ses yeux lançaient des éclairs on s'éteignaient selon la nature de ses pensées ; enfin il croisa ses bras sur sa poitrine avec découragement.

Marguerite était auprès du berceau de sa fille lorsque Clotilde rentra.

— Elle alla sans bruit au-devant d'elle, et lui demanda si Raphaël se disposait à la rejoindre.

— Je ne pense pas qu'il tarde, répondit la vieille.

(A CONTINUER.)

UN COUP DU SORT.

Il n'est personne qui ne connaisse quelque ouvrage ou du moins le nom d'Albert Durer, ce peintre admirable dont l'empereur Maximilien disait : « Je puis bien d'un paysan faire un noble, mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile artiste qu'Albert Durer ; donc je dois faire bien autrement cas d'Albert Durer que de tous les nobles de ma cour. »

Excepté les rares excursions champêtres, Samuel arrivait à l'atelier dès le point du jour et y demeurait jusqu'à la nuit. Alors il rentrait dans son grenier, et reproduisait sur la toile les vues qu'il avait esquissées à la campagne. Pour se procurer des pinceaux et des couleurs, il s'imposait les privations les plus rudes ; il alla même plusieurs fois, dit l'historien allemand auquel nous empruntons ces détails, il alla même jusqu'à dérober à ses camarades des vessies de couleurs et des pinceaux, tant il aimait l'art passionnément et pardessus tout.

Trois années s'écoulèrent de la sorte sans que Samuel eût révélé le moins du monde, soit à son maître, soit à ses camarades, les travaux nocturnes auxquels il se livrait. Comment parvenait-il à se nourrir ? c'est un secret entre Dieu et lui.

Un jour il tomba malade ; une fièvre violente s'empara de sa chétive personne, et durant près d'une semaine il demeura gisant sur son grabat, sans que nul vint compatir à ses souffrances. La tête en feu, et sentant qu'il allait périr, abandonné de tous, il prit une résolution désespérée ; il se leva, mit sous son bras le dernier tableau qu'il avait peint, et se dirigea vers le logis d'un brocanteur, afin de

vendre son œuvre, n'importe à quel prix. Le hasard voulut qu'il passât devant une maison où se trouvait rassemblé beaucoup de monde. Il s'approcha ; c'était une vente à l'encan d'objets d'art, rassemblés par un connaisseur durant trente années, réunis avec des peines inouïes, et suivant l'usage, dispersés sans pitié et vendus, après la mort du savant qui avait passé sa vie à en orner sa précieuse collection.

Samuel s'approcha d'un huissier priseur, et obtint de lui, non sans peine, à force d'importunités, et après bien des prières, que le tableau qu'il portait sous son bras fût mis à l'encan. L'huissier priseur en fit l'estimation à trois thalers. « Bon ! pensa Duhobret, me voilà sûr d'avoir à manger durant une semaine entière, si toutefois je trouve un acheteur. » Le tableau fit le tour du cercle et passa de main en main, tandis que la voix monotone de l'huissier répétait : « Trois thalers ! qui met à prix ? A trois thalers ! »

Personne ne répondit.

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait le pauvre Samuel, mon tableau ne sera pas vendu ! Que vais-je devenir ? »

« Et pourtant c'est mon meilleur tableau ; jamais je n'ai mieux fait : l'air passe à travers le feuillage de mes arbres, et l'on dirait que les feuilles se meuvent, frissonnent et murmurent. L'eau semble limpide : c'est la Pregnitz, belle, pure, féconde et lumineuse. Comme il y a de la vie dans les animaux qui viennent s'y désaltérer ! Et puis, au fond, quelle vue admirable ! l'abbaye de Neubourg avec